



Deposited via The University of Sheffield.

White Rose Research Online URL for this paper:

<https://eprints.whiterose.ac.uk/id/eprint/145496/>

Version: Accepted Version

Article:

Goergen, M. (2019) Génération Hugo : Victor Hugo et la France des années 1980. *French Studies*, 73 (4). pp. 525-543. ISSN: 0016-1128

<https://doi.org/10.1093/fs/knz221>

This is a pre-copyedited, author-produced version of an article accepted for publication in *French Studies* following peer review. The version of record Maxime Goergen, Génération Hugo: Victor Hugo et la France des années 1980, *French Studies*, Volume 73, Issue 4, October 2019, Pages 525–543, is available online at: <https://doi.org/10.1093/fs/knz221>.

Reuse

Items deposited in White Rose Research Online are protected by copyright, with all rights reserved unless indicated otherwise. They may be downloaded and/or printed for private study, or other acts as permitted by national copyright laws. The publisher or other rights holders may allow further reproduction and re-use of the full text version. This is indicated by the licence information on the White Rose Research Online record for the item.

Takedown

If you consider content in White Rose Research Online to be in breach of UK law, please notify us by emailing eprints@whiterose.ac.uk including the URL of the record and the reason for the withdrawal request.

French Studies, 73.4 (October 2019)

[Title] GÉNÉRATION HUGO: VICTOR HUGO ET LA FRANCE DES ANNÉES 1980

[Running Heads] *verso* MAXIME GOERGEN

recto GÉNÉRATION HUGO: VICTOR HUGO ET LA FRANCE DES ANNÉES

1980

[Author] MAXIME GOERGEN

[Affiliation] UNIVERSITY OF SHEFFIELD

[email] maxime.goergen@sheffield.ac.uk

[Word count] (incl. notes)

NOTE TO TYPESETTER

(1) Figures 1 and 2 in separate files. Tagged <FIG> with their captions <CAP>.

[Running Heads] *verso* MAXIME GOERGEN

recto GENERATION HUGO: VICTOR HUGO ET LA FRANCE DES ANNEES

1980

<MT>GÉNÉRATION HUGO: VICTOR HUGO ET LA FRANCE DES ANNÉES 1980

<MA>MAXIME GOERGEN

<MAA>UNIVERSITY OF SHEFFIELD

<ABH>*Résumé*

<ABT>Dans les années 1980, les débats autour de la mémoire de Hugo semblent s'être apaisés, après un siècle durant lequel le poète a polarisé les opinions. Dans une époque marquée politiquement par le déclin des idéologies et la normalisation de l'alternance républicaine, et culturellement par le vitalisme touche-à-tout d'un Jack Lang, la figure de Hugo peut ainsi sembler anachronique. Pourtant, à l'occasion du centenaire de sa mort, Hugo est célébré comme une figure de référence; son image est rajeunie, et son œuvre adaptée aux supports et techniques les plus modernes, conformément au credo du 'tout culturel' préconisé par le Ministre de la Culture. La représentation de l'auteur des *Misérables* est un point d'observation privilégié du rapport qui se tisse entre le dix-neuvième siècle et les années 80. Hugo est un 'lieu de mémoire', témoin d'un rapport ambigu et médiatisé au passé républicain, à l'héritage de la gauche et à la culture littéraire. Modèle à la fois suranné et indépassable, il inspire récupérations publicitaires et postures politiques, dans une perspective paradoxale de célébration et de dépassement, d'imitation et de détachement. En reconstituant le réseau de discours qui contribuent à la construction de son image durant les *eighties*, ce travail éclaire notre rapport contemporain à Victor Hugo, et la place singulière qu'il occupe encore dans l'imaginaire culturel et politique français.

<ABH>*Abstract*

<ABT> By the 1980s the debates around the memory of Victor Hugo seemed to have subsided, after a century in which the poet had polarized opinions. Hugo could thus appear obsolete and anachronistic in a period characterized politically by the decline of ideologies, the weakening of left-wing thought and the accepted alternation of left and right-wing parties in government. Culturally, Hugo might seem similarly old-fashioned in an age defined by the energetic, technophile cultural policies of the omnipresent Minister of Culture, Jack Lang. And yet in 1985, on the occasion of the anniversary of his death, Hugo was fêted by the governing left as a model to follow; his image was substantially freshened up and his works updated using the latest technology and media, in keeping with the culture minister's professed belief that everything is grist to the culture-mill. The representation of the author of *Les Misérables* thus becomes a privileged site for observing the new relationship forged between the nineteenth century embodied by Hugo and the 80s obsessed with enterprise and innovation. As the marker of a nineteenth century that was no longer quite able to connect meaningfully with the present, Hugo constitutes a fascinating *lieu de mémoire*, bearing witness to the ambivalent and mediatized relation of the early 80s to its republican past, its left-wing heritage and French literary culture. Both outmoded and timeless, Hugo inspired advertising campaigns and informed political positions, being paradoxically celebrated and surpassed, at once the object of warm emulation and cool detachment. In reconstituting this nexus of discourses which helped to fashion Hugo's image in the 'eighties', this study also casts a new light on our relationship today with the writer as well as the unique place he still occupies in the French cultural and political imaginary.

<SH>

<TX> 'Le personnage de l'année 1985 n'aura été ni Fabius, ni Chirac, ni Gorbatchev, ni Prost, ni Ockrent; mais Hugo',¹ note Bernard Pivot en exergue du dernier numéro du magazine *Lire* de l'année. Voir le nom du poète accolé à celui de personnalités politiques, de stars de la Formule 1 ou de la télévision de l'époque offre un raccourci saisissant de l'inflexion que les années 1980 font subir à l'image du poète, à l'occasion de la célébration en grande pompe du centenaire de sa disparition. Au terme d'un travail considérable de

¹ Bernard Pivot, 'Les Carnets de Bernard Pivot', *Lire*, 123 (décembre 1985), p. 11.

rajeunissement de son image par le Comité national Victor Hugo, inspiré par l'omniprésent Jack Lang, deux Hugo se superposent: d'un côté le grand écrivain, témoin glorieux d'un siècle révolu; de l'autre un contemporain absolu, précurseur de ce mélange de quête de sens et de frénésie créatrice qui caractérise ce mitan des années 80. Hugo devient ainsi le témoin et le fétiche d'une époque déchirée entre réenchâtement nostalgique du passé national et exaltation de l'esprit d'initiative, en particulier sur les plans économique et culturel.

<P>C'est l'ambivalence de cette représentation qu'analyseront les pages qui suivent. L'objet de ce travail, centré sur les commémorations de 1985 mais ouvert sur toute la décennie, sera également d'analyser de quelle manière l'auteur des *Misérables* a pu être annexé aux choix idéologiques de la gauche de gouvernement à partir du 'tournant de la rigueur' de 1983. Il s'agira notamment de montrer comment il a accompagné sa conversion au libéralisme, sa célébration de l'initiative individuelle, des identités et des styles de vie, autant de valeurs qui viennent remplacer, au cours des années 80, les engagements collectifs et les utopies mobilisatrices des décennies qui précèdent.

Le rapport des *eighties* à la légende hugolienne éclaire d'une lumière singulière le grand *aggiornamento* intellectuel qui marque l'époque, à savoir la démonétisation de la pensée critique issue du marxisme au profit d'un humanisme antitotalitaire se réclamant des Lumières. L'année Hugo, rappelons-le, est en effet aussi celle où fait sensation *La Pensée 68*, le brûlot de Luc Ferry et Alain Renaut, condamnant d'un bloc tout l'héritage critique des années 1960.² Comblant le vide créé par la disparition des grandes figures intellectuelles des décennies précédentes (Sartre, Barthes, Foucault, Althusser), une nouvelle garde d'essayistes, très présents dans l'espace médiatique, célèbre les vertus du libéralisme philosophique et économique. Si longtemps dominante, la pensée de gauche semble désormais accuser le

² Luc Ferry et Alain Renaut, *La Pensée 68: essai sur l'anti-humanisme contemporain* (Paris: Gallimard, 1985).

coup. Le socialisme de gouvernement en particulier trouve alors bien peu d'intellectuels pour soutenir son action.³ Symptôme de cette désaffection, Max Gallo, alors porte-parole du gouvernement de Pierre Mauroy, publie dans *Le Monde* du 26 juillet 1983 une tribune sur 'le silence des intellectuels', déplorant 'la concordance chronologique entre la résurgence des idées de droite et la victoire politique de la gauche'⁵ et l'absence de voix fortes capables de nourrir une contre-offensive. Dans ce contexte, Hugo apparaît comme une figure de référence inespérée. La voix hugolienne, d'outre-tombe, est la caution intellectuelle fantasmée de la fidélité du socialisme de gouvernement à sa propre histoire. 'Aussi n'est-ce guère l'écrivain que l'État socialiste commémore, plutôt un grand électeur posthume', comme le résume Alain Badiou dans la *Quinzaine littéraire* (p. 7).⁶

<TB>

<SH>*Un siècle de passions hugoliennes*

<TX>L'intérêt de la célébration du centenaire est donc de s'inscrire dans ce moment crucial de l'histoire politique et culturelle de la France, encore si proche de nous, marqué par le repli des grandes idéologies collectives; en 1985, Hugo se trouve idéalement placé pour servir de caisse de résonance à ces débats. Mais cette commémoration, si singulière qu'elle soit, si inextricablement dépendante des discours et des passions de son temps, gagne aussi à être

³ Cette défection des intellectuels après l'arrivée de la gauche au pouvoir est bien documentée. Elle s'inscrit dans une histoire longue, qui remonte au moins au milieu des années 70, avec l'émergence des 'nouveaux philosophes' et la montée en puissance du discours antitotalitaire. Voir Diana Pinto, 'Le Socialisme et les intellectuels: le conflit caché', *Le Débat*, 18 (1982), 4–10; Pierre Grémion, 'Écrivains et intellectuels à Paris: une esquisse', *Le Débat*, 103 (1999), 74–99; et Michael Scott Christofferson, *French Intellectuals against the Left: The Antitotalitarian Moment of the 1970s* (New York: Berghahn, 2004).

⁵ Max Gallo, 'Les Intellectuels, la politique et la modernité', *Le Monde*, 26 juillet 1983. Repris dans *Les Idées décident de tout* (Paris : Galilée, 1984), pp.21–32 (p.23).

⁶ Alain Badiou, *La Quinzaine littéraire*, 448 (1-15 octobre 1985), 7.

abordée dans son rapport à la tradition des célébrations hugoliennes qui ont scandé le siècle. Henri Meschonnic en avait l'intuition: 'la société française continue de se montrer, ou de se trahir, par la représentation qu'elle se donne de Hugo'.⁷ Chacun des anniversaires de Hugo peut en effet servir d'état des lieux intellectuel et politique du pays qui le célèbre. Et, jusqu'au millésime 1985 justement, les passions que suscite le poète sont assez fortes pour polariser la société française.

<P>Ce ne fut jamais plus vrai sans doute qu'à sa mort. C'est à l'occasion des funérailles nationales, le 1^{er} juin 1885, que l'église Sainte-Geneviève, restaurée à sa fonction culturelle par Napoléon III, redevient mausolée des grands hommes. Autour de ces obsèques se joue une lutte symbolique autour de l'affectation du Panthéon, elle-même métonymie d'un conflit d'autorité plus large qui verra l'État sortir victorieux et renforcé de son combat contre l'Église. L'apothéose républicaine que représentent ces funérailles tisse ainsi un lien indéfectible entre le souvenir hugolien et les sources de la légitimité républicaine en France.⁸ De ce geste inaugural découle aussi le caractère éminemment politique des cérémonies d'hommages au poète qui traversent le vingtième siècle. La célébration du centenaire de sa naissance, en 1902, ravive ainsi les tensions qu'avait suscitées sa disparition: elle renforce le culte officiel voué par la République à l'un de ses pères fondateurs, et attire à nouveau les foudres de la droite catholique. Cinquante ans plus tard, si le curseur s'est évidemment considérablement déplacé, la mémoire hugolienne n'en est pas moins à nouveau prise à parti, cette fois pour arbitrer les débats entre capitalisme et communisme, alors que le Parti communiste français (PCF) est au sommet de son influence. Et ce sont bien les communistes qui imposent, cette année-là, la tonalité dominante de la célébration. Aragon, en particulier,

⁷ Henri Meschonnic, 'Hugo Europe 1985', *Europe*, 671 (1985), 3–5 (p.5).

⁸ Voir Avner Ben-Amos, 'Les Funérailles de Victor Hugo', in *Les Lieux de mémoire*, 1: *La République/La Nation*, dir. Pierre Nora (Paris: Gallimard, 1997), pp. 425–64.

publie une anthologie⁹ faisant du poète le parangon de la résistance française à l'impérialisme culturel américain. Pour l'auteur d'*Aurélien*, célébrer Hugo revient alors à défendre, tout à la fois, le futur monde sans classe et les pages glorieuses du passé national qui l'annoncent. On est bien loin de ces illusions lyriques en 2002, où c'est sur fond d'effondrement des idéologies, de 'fin de l'Histoire' et d'hégémonie du discours libéral que l'on fête Hugo. Claude Millet note le sentiment de mélancolie qui fut la note de fond de la commémoration du bicentenaire.¹⁰ En cette année d'élection présidentielle, qui voit l'extrême droite accéder au second tour, la célébration nostalgique de la figure hugolienne, mêlant idéalisme, foi au progrès et rigueur morale, manifeste par effet de contraste une certaine désillusion envers un personnel politique soit décrédibilisé (le président Chirac, candidat à sa réélection, est caricaturé chaque soir en Super menteur dans les *Guignols de l'info*), soit terni par l'exercice du pouvoir, à l'instar du gouvernement Jospin qui a entériné, dans un train échevelé de privatisations, la conversion du Parti socialiste (PS) à l'économie de marché.

<TB>

<SH>

<TX>De 1902 à 2002, parler de Hugo, c'est ainsi toujours et encore définir une position dans le débat politique contemporain, au prix souvent d'un gauchissement ou d'un oubli de l'œuvre elle-même. Ce qui fait la singularité du discours officiel de 1985, dès l'abord, est précisément de vouloir prendre ses distances par rapport aux conflits du passé, et de proclamer la fin de la récupération du poète à des fins politiques. C'est du moins ce que promet Pierre Georgel, grand ordonnateur des célébrations:

⁹ *Avez-vous lu Victor Hugo? Anthologie poétique commentée par Aragon* (Paris: Les Éditions français réunis, 1952).

¹⁰ Claude Millet, 'Actualité de Victor Hugo: réflexions sur le succès du bicentenaire de 2002', *Rivista da Universidade de Aveiro — Letras*, 19/20 (2002/03), 7–18.

<XTT> Cette sérénité après tant de louanges, d’invectives et de détournements par tous les bords, opposent 1985 à 1902, l’année du centenaire de la naissance, où l’hommage au poète national avait surtout accusé sa position d’enjeu dans les débats politiques et esthétiques.¹¹

<TX> Ce calme soudain après un siècle et demi de tempête, Georgel le constate en préface à un ouvrage collectif d’imposante envergure, dont le titre — *La Gloire de Victor Hugo* — résume à lui seul le programme de cette année où l’on peut enfin évoquer l’auteur de *La Légende des siècles* sans que se déchirent les familles. Le volume accompagne une exposition organisée au Grand Palais. Le Comité national Victor Hugo, en charge de l’organisation des festivités, ne laisse pas de le répéter: il s’agit cette fois-ci d’‘une exposition *sur* la gloire et non à la gloire de Victor Hugo. Elle fait le bilan de ce mythe’, plutôt qu’elle ne le perpétue.¹² Tout se passe comme si Hugo était enfin devenu, pour la France des années 80, un objet de contemplation, rendu au firmament dépolitisé des grands classiques.

<P> Durant les années 80 semble donc se clore la période historique, longue d’un siècle, durant laquelle l’auteur des *Misérables* pouvait mobiliser sur son nom des visions opposées de la France. La vérité est cependant plus complexe. Si beaucoup d’éléments extérieurs expliquent que les batailles d’interprétation qu’avait jusqu’alors suscitées la figure de Hugo n’apparaissent plus comme fratricides (perte d’influence du PCF, stabilité du régime républicain), la mise en valeur d’une célébration non-idéologique de l’œuvre de Hugo a aussi une fonction politique importante: elle relève d’une volonté de la part du pouvoir socialiste d’articuler, à travers la figure d’autorité incontestable qu’est Hugo, son propre changement de discours et de pratique depuis son accession au pouvoir en 1981. Elle lui permet aussi de se

¹¹ Pierre Georgel, Introduction à *La Gloire de Victor Hugo: catalogue de l’exposition aux galeries nationales du Grand Palais, Paris, 1^{er} octobre 1985 – 6 janvier 1986* (Paris: Réunion des Musées nationaux, 1985), pp. 23–28 (p. 23).

¹² Ministère de la Culture, *Lettre d’information*, 181 (25 octobre 1985), p. 1.

représenter comme le gouvernement d’alternance républicaine qui réalise enfin la synthèse de ces deux France qui s’étaient, depuis si longtemps, affrontées autour de la mémoire du grand homme. Bref, Hugo permet à la gauche de 1985 de se redéfinir comme celle qui clôt le dix-neuvième siècle, tournant ainsi définitivement une page de sa propre histoire, pas si ancienne — celle où elle voulait ‘changer la vie’ et venir à bout du capitalisme — et l’autorise à se tourner hardiment vers un libéralisme conçu désormais comme horizon indépassable du socialisme.¹³ Hugo, Janus de cette gauche en mutation, est idéalement placé au carrefour de l’ancien et du moderne. C’est ce que montrera l’analyse du contexte politique de la célébration du centenaire.

<TB>

<SH>*Hugo comme remède à la crise*

<TX>Le centenaire de Hugo est célébré à un moment de revirement idéologique pour la gauche de gouvernement. Celle-ci, au pouvoir depuis 1981, a amorcé dès mars 1983 le tournant dit de ‘la rigueur’, qui voit se ralentir brusquement le rythme soutenu des réformes sociales engagées au début du septennat. En juillet 1984, le départ des ministres communistes sonne de fait le glas du gouvernement d’union de la gauche; le PS, sous la houlette du nouveau Premier Ministre Laurent Fabius, adopte une politique économique libérale, qu’illustrent deux réformes-clé de 1985: la baisse de l’impôt sur les sociétés, et la légalisation

¹³ La rupture avec le dix-neuvième siècle est assumée par un livre qui, en 1985, résume le tournant que le PS est en train de prendre: *La Gauche bouge*, signé sous le pseudonyme de Jean-François Trans (Paris: J. C. Lattès, 1985). ‘Les règles de l’économie libérale ne se divisent pas, la flexibilité ne saurait être cantonnée à la seule réglementation sociale. Peut-on dans les meilleures conditions affronter le XXI^e siècle avec des structures et des méthodes qui datent parfois du XIX^e siècle?’, s’interrogent alors les auteurs, parmi lesquels figure François Hollande (cité dans François Denord et Paul Lagneau-Ymonet, *Le Concert des puissants* (Paris: Raisons d’agir, 2016), p. 88).

des marchés sur taux d'intérêt. Aux yeux de nombre d'électeurs qui désertent le PS aux élections municipales de 1983 puis aux législatives de 1986, comme pour bon nombre de militants de gauche eux-mêmes, ce que Jospin, alors premier secrétaire, présente comme une 'pause dans les réformes' est en fait un reniement. C'est justement à ce contexte de crise, économique et morale à la fois, qu'une politique culturelle ambitieuse est présentée comme remède, et ce de manière très explicite: en 1983, 'la Culture comme remède à la crise' est le titre donné à deux journées de réflexion organisées en Sorbonne par le Ministère de la Culture. L'importance donnée à la politique culturelle par le PS n'est certes pas une nouveauté: le *Projet socialiste pour la France des années 80*, manifeste préparant la campagne victorieuse de François Mitterrand en 1981, lui réservait déjà une place de choix. À l'en croire, 'tout ce qui concerne l'être humain' est culturel, et 'de ce point de vue le Projet socialiste est fondamentalement un projet culturel'.¹⁴ Mais il faudra l'énergie et l'entregent médiatique de Jack Lang, mêlés à la nécessité pour le socialisme de gouvernement de définir ce qui fait désormais sa différence avec la droite, pour que le 'tout-culturel' devienne la marque de fabrique des années Mitterrand. Dans ce contexte d'interdépendance entre la culture et l'économie, les commémorations nationales, comme le souligne Sandrine Raffin,¹⁵ remplissent deux fonctions: celle de rendre accessible au plus grand nombre les figures et les œuvres importantes du passé national, et celle de susciter autour de ces figures une émulation

¹⁴ Parti socialiste, *Projet socialiste pour la France des années 80* (Paris: Club socialiste du livre, 1980), p. 280.

¹⁵ Sandrine Raffin, 'Le Centenaire de Victor Hugo en 1985: la commémoration, l'œuvre et l'écrivain' (thèse de doctorat, Paris VII, 2007), p. 43. Ces pages doivent beaucoup à ce travail remarquable ainsi qu'à celui, cité plus loin, de Jean-Claude Fizaine, 'Aspects d'un centenaire', *Romantisme*, 60 (1988), 5–36. Ma contribution propose un complément à ces travaux, en replaçant la commémoration au cœur du réseau solidaire de discours sur le dix-neuvième siècle, sur le socialisme et sur le statut de l'écrivain qui se développe dans les années 80, plutôt que d'offrir une analyse serrée de sa réception.

créatrice tous azimuts, culturelle mais aussi commerciale. L'objectif est d'abord de justifier la célébration du passé à travers le prisme miterrandien de l'ici et maintenant, comme Lang l'explique dans la brochure annonçant les manifestations du centenaire:

<XTT>Si profondément mêlé à son temps, Victor Hugo s'accorde admirablement au nôtre. Il a créé, il a aimé. Il a combattu, il a espéré. Aussi ai-je confiance dans le plein succès de l'année du centenaire: Hugo sera partout parmi nous.¹⁶

<TX>C'est donc sous une double identité que Hugo est ici convoqué. L'auteur des *Misérables* ravive la mémoire d'un passé républicain qui s'éloigne, en même temps qu'il doit être le catalyseur d'une vitalité créatrice toute contemporaine. En sont témoins, entre autres, l'opération 'Hugo, c'est géant' lancée en collaboration entre les supermarchés Casino et le Ministère de la Culture, ciblant un public jeune, concrétisée par la production de T-shirts au style inspiré par la bande dessinée;¹⁷ ou encore le projet, non abouti, de créer un androïde Victor Hugo qui réciterait des textes du poète devant sa maison de la place des Vosges.¹⁸ Le Ministère de la Culture va également, durant l'année 1985, créer un label Victor Hugo, attribué aux initiatives et aux produits mettant en valeur l'œuvre du poète auprès du grand public. Hugo devient une marque: grâce à lui peuvent s'articuler, voire se confondre, une

¹⁶ Jack Lang, in *1985, année Victor Hugo: manifestations du centenaire* (Paris: Direction des Archives de France, Délégation aux célébrations nationales, 1985), p. 7.

¹⁷ 'Des dizaines de milliers de T-shirts, plus de 60 millions d'étiquettes et d'autocollants; un concours national touchant des centaines de milliers de jeunes; l'animation de nombreux emplacements commerciaux (grands magasins, hypermarchés, points de restauration etc.); un spectacle offert aux Parisiens sur le site le plus "hugolien" qui soit, le parvis de Notre-Dame [...] feront de "Hugo, c'est géant" un des slogans de l'année 1985'; Ministère de la Culture, *Lettre d'information*, 167 (4 mars 1985), p. 1.

¹⁸ 'Compte-rendu de l'Assemblée Générale de l'Association Française pour les Célébrations Nationales', 10 mai 1985, Archives nationales de France, 19900622/36.

mémoire républicaine de gauche, relayée notamment par les célébrations de 1902 et de 1952, et la vision entrepreneuriale et concurrentielle de la culture récemment adoptée par le PS.

<TB>

<TX> Dans le discours qu'il avait prononcé à la conférence mondiale des Ministres chargés de la Culture à Mexico, le 22 juillet 1982, Lang avait en effet déjà très clairement tracé les grandes lignes de ce programme, en édictant deux principes en apparence contradictoires. Le premier est que la standardisation culturelle de masse anglo-saxonne doit être combattue car elle 'rabort[e] les cultures nationales et véhicul[e] un mode uniformisé de vie'.¹⁹ Il faut ainsi combattre cette uniformisation en vertu d'un second principe: le patrimoine et la création endogènes doivent s'affirmer comme 'moteur de la renaissance économique', sous l'égide d'un slogan sans équivoque, 'CULTURE ET ÉCONOMIE — MÊME COMBAT' (ibid., p.639). Contre la marchandisation de la culture et son américanisation, message explicitement 'de gauche', il s'agit donc de convoquer ces mêmes forces du marché qu'on accuse par ailleurs de la destruction des particularismes. Comment satisfaire ces deux exigences paradoxales ? Il se trouve que Hugo offre un exemple réussi de cette alliance des contraires que Lang appelle de ses vœux. Comme le montre le catalogue de l'exposition du Grand Palais, son culte fut dès son vivant, et plus encore après sa mort, décliné en plusieurs objets de consommation courante;²⁰ mais aussi, depuis le début des années 80 et l'adaptation

¹⁹ On trouvera le discours de Lang partiellement reproduit dans le *Dictionnaire des politiques culturelles de la France depuis 1959*, dir. Emmanuel de Waresquiel (Paris: Larousse/CNRS, 2001), pp. 639–40 (p. 639)

²⁰ Ainsi qu'en témoignent les rubriques 'Hugo fait vendre' et 'Objets de masse, objets populaires' (*La Gloire de Victor Hugo*, pp. 153 et 140). L'exposition 'Hugobjets', organisée en 2011 à la Maison de Victor Hugo, a donné la mesure de l'abondance de bibelots et d'objets 'populaires' dont s'entoure la légende, qui n'attend pas la mort du poète pour s'incarner en assiettes, encriers ou savons.

théâtrale des *Misérables* par Robert Hossein au Palais des sports, et à plus forte raison depuis le film de 1982 dans lequel Lino Ventura incarne Jean Valjean, Hugo apparaît comme le symbole du mélange réussi de la haute culture, du divertissement et de l'entreprise privée. Mais c'est peut-être l'exportation des *Misérables* dans le domaine anglo-saxon, en 1985, qui souligne le mieux à quel point Hugo peut être vu comme 'langien' avant l'heure. L'œuvre va imposer à l'international, et en anglais, c'est-à-dire avec les armes et sur le terrain de l'ennemi désigné du discours de Mexico, une œuvre du patrimoine culturel français, démontrant par l'exemple l'universalité, l'actualité et la rentabilité d'un texte ancré dans la mémoire nationale. L'exposition du Grand Palais, dans la droite ligne de cette offensive économique-culturelle, est d'ailleurs sponsorisée par American Express. Selon Georgel, cette association avait pour fonction de 'faire entrer une référence française dans la culture américaine', ce qui correspond en tous points au programme du ministre.²¹

<P>Hugo se trouve donc idéalement placé au confluent de la culture légitime et de la culture populaire, de la geste républicaine et de l'esprit d'entreprise. Cette position singulière, il la doit en grande partie à l'ubiquité, dans les années 80, des *Misérables*. C'est ce roman en effet qui pour l'époque résume tout Hugo, à travers la médiation des adaptations de Hossein, grâce aux nombreuses adaptations théâtrales qui s'en font à Paris et en province, ou encore via des figures comme celles de Gavroche ou de Cosette, appartenant à l'imaginaire populaire. Deux signes de cette association devenue presque évidente: lorsque le magazine *Lire*, en décembre 1985, demande à des régies publicitaires de 'concevoir des produits portant le label Hugo',²² façon pour l'hebdomadaire de marquer sa réaction facétieuse au processus de vedettisation et de marchandisation qui a sous-tendu les manifestations de 1985, c'est tout naturellement que celles-ci se tournent vers les personnages des *Misérables*:

²¹ Georgel est ici interrogé par Raffin, in 'Le Centenaire de Victor Hugo', p. 90.

²² Pierre Assouline, 'Victor Hugo: on remballe!', *Lire*, 123 (décembre 1985), 33-38 (p. 33).

l'agence CLM/BBDO constate ainsi avec humour 'une forte association Hugo–*les Misérables*', ajoutant qu' 'aucune marque ne dispose d'un tel capital "bons sentiments"'.²³ Le Garde des Sceaux Robert Badinter, pour saluer la mémoire de Hugo, va quant à lui déposer le 1^{er} juin une gerbe de fleurs rue Rambuteau, où est tombé Gavroche .

<TB>

<SH>

<TX>L'attention portée par toute une époque à ce roman et à ses personnages est significative. Pierre de touche de la littérature républicaine, écrit d'un homme qui accomplit, durant le temps très long de sa rédaction, son passage du libéralisme au socialisme, *Les Misérables* offrent aussi à la gauche des années 80 un miroir, et même un programme, à ses propres transformations. En effet, il s'opère autour du 'tournant' de 1983 un transfert symbolique essentiel pour la gauche de gouvernement: abandonnant l'ambition de 'changer la vie', elle abandonne aussi du même coup, et de fait, le paradigme marxiste qui organisait le réel autour d'une opposition structurelle entre des classes aux intérêts économiques opposés, et orientait son action vers l'inversion de cette relation de domination. C'est alors, comme le note Millet, que le message de Hugo, et singulièrement celui des *Misérables*, peut retrouver de sa vigueur et de son actualité: sa modernité tient en une vision de 'l'espace social comme un champ d'inclusion et d'exclusion de l'individu, et non de divisions de classes'.²⁴ À travers Hugo, c'est un nouvel acteur historique qui est célébré, et qui vient remplacer la sacro-sainte classe ouvrière 'au cœur du processus du changement' que célébrait encore le *Projet socialiste* de 1980.²⁵ Le nouvel objet des sollicitudes de la gauche est la jeunesse, dont l'UNESCO célèbre justement en 1985 l'année internationale. Le PS s'attache en particulier à

²³ *Lire*, 123 (décembre 1985), p.40.

²⁴ Millet, 'Actualité de Victor Hugo', p. 18.

²⁵ Parti socialiste, *Projet socialiste pour la France des années 80*, p. 368.

valoriser la culture de la jeunesse des banlieues, composée en grande partie d'enfants issus de l'immigration. L'année 1985 est en effet aussi celle de la promotion médiatique de la diversité culturelle et de la lutte contre les discriminations, en particulier à travers le succès de l'offensive 'Touche pas à mon pote' de l'association SOS Racisme, pilotée à distance par la rue de Solférino. Le 15 juin, un concert organisé par SOS Racisme rassemble sur la place de la Concorde entre 200 000 et 500 000 jeunes, dans ce qui sera l'une des plus grandes manifestations de la décennie. Durant toute l'année, dans la *Lettre d'information* du Ministère de la Culture, les informations sur les manifestations antiracistes et la célébration de la mémoire hugolienne se croisent et semblent ne former qu'un seul et même discours: la transition se fait sans peine du gamin de Paris au jeune des cités, du Gavroche des *Misérables* à celui des quartiers difficiles.

<P>On assiste donc en 1985 à cette convergence inattendue: la gauche, en mal d'acteur historique, abandonnée à la fois des travailleurs et des intellectuels qui étaient ses soutiens traditionnels, débarrassée des oripeaux anticapitalistes du programme de 1981, cherche un nouveau discours et de nouveaux 'sujets de l'histoire'. Elle opère ainsi ce qu'on peut appeler, avec François Cusset, **son tournant culturaliste**, soit le remplacement de la perspective du changement social par une célébration essentialisante des différences culturelles: 'le socialisme français troque alors l'ouvrier contre l'immigré dans le rôle du damné de référence, de la figure fétiche à laquelle identifier un courant politique qui lui est historiquement étranger'.²⁶ La célébration de l'altérité comme succédané à un programme de renversement du capitalisme, le remplacement du prolétaire par le jeune et l'immigré comme figures de proue, sont autant de ruptures importantes avec la symbolique traditionnelle de la gauche. Ici encore Hugo peut parfaitement articuler voire adoucir cette rupture. Appartenant

²⁶ François Cusset, *La Décennie: le grand cauchemar des années 1980* (Paris: La Découverte, 2008), p. 104.

de plein droit à la mémoire républicaine et à l'histoire de la gauche, son œuvre célèbre en effet un peuple 'inapte à toute territorialisation stable, un peuple fluide en quelque sorte et toujours plus ou moins erratique',²⁷ qui, plutôt que s'incarner dans une classe sociale au statut et à la mission bien définis, trouve son expression privilégiée dans des figures à l'identité sociale instable, comme celles de Jean Valjean ou de Gavroche. Si c'est cette figure de Gavroche que le centenaire met en avant, c'est qu'elle coïncide avec la mise en valeur à la même époque, par le pouvoir socialiste, de figures marginalisées qu'il cherche désormais à annexer. Georget note d'ailleurs le caractère tout stratégique du changement de cible de la manifestation: 'L'orientation politique de la commémoration n'est pas chose simple: elle a eu lieu sous Fabius, mais avait été décidée sous Mauroy. [...] La "culture Lang" a rejoint l'initiative Mauroy mais était autre, se voulait plus jeune, moins ouvrière.'²⁸

<TB>

<SH>*Hugo lieu de mémoire*

<TX>En même temps que les manifestations témoignent d'une transformation du cœur de cible de la gauche de gouvernement, elles illustrent de manière exemplaire la fièvre commémorative qui, dès la fin des années 70, semble saisir la France, et monte en puissance sous le premier septennat de Mitterrand, jusqu'à l'apogée que fut le bicentenaire de la Révolution. Ce retour en force du récit national a surtout pour objet le dix-neuvième siècle, siècle où le régime républicain et son axiologie politique trouvent leurs sources. *Les Lieux de mémoire* de Pierre Nora (1984), immense entreprise historiographique de recensement du souvenir républicain, résume bien la tonalité de l'époque. S'il apparaît nécessaire de fixer le

²⁷ Franck Laurent, *Victor Hugo: espace et politique (jusqu'à l'exil: 1823–1853)* (Rennes: Presses universitaires de Rennes, 2008), p. 144.

²⁸ Groupe Hugo, 'Séance du 3 mars 2001', <<http://groupugo.div.jussieu.fr/Groupugo/01-03-03.htm>> [consulté le 4 juin 2019].

sens d'institutions républicaines comme la khâgne ou de monuments comme le Panthéon, c'est parce que ce sens est en train de disparaître. Nora pose d'entrée de jeu une distinction devenue classique entre histoire et mémoire: 'la mémoire est un phénomène toujours actuel, un lien vécu au présent éternel; l'histoire, une représentation du passé'.²⁹ Au milieu des années 80, c'est le sentiment de continuité qu'implique le concept de mémoire qui semble s'être brisé. Les lieux de mémoire sont donc les présences spectrales, entre le mort et le vif, de ce qui fut jadis la pulsation évidente du présent: 'Ce sont d'abord des restes. La forme extrême où subsiste une conscience commémorative dans une histoire qui l'appelle, parce qu'elle l'ignore' (ibid., I, 28). Comme on peut s'y attendre, les funérailles de Hugo occupent une bonne place dans le premier volume de l'ouvrage collectif, consacré à la République. Mais de manière plus frappante, l'Introduction de Georgel au catalogue de l'exposition du Grand Palais inscrit explicitement le poète et ses œuvres dans la même dialectique que celle de Nora, 'entre mémoire et histoire'(23). Cette opposition, qui épouse si bien les termes la mutation idéologique qui s'amorce alors à gauche, vient prendre sa place dans la série de couples notionnels qui avaient jusqu'alors marqué les célébrations hugoliennes (République—Église, libéralisme—socialisme).

<P>La commémoration s'inscrit donc dans un paysage idéologique plus large, dont *Les Lieux de mémoire* ne sont pas le seul horizon, tant s'en faut. On peut constater, dès la fin des années 70, une recrudescence d'intérêt pour le long dix-neuvième siècle. Celui-ci est représenté à la fois comme résolument 'démodé',³¹ mais il est aussi conçu, précisément parce qu'il est passé de mode et n'entretient plus de lien vivant et sensible avec le présent, comme

²⁹ Pierre Nora, 'Entre mémoire et histoire: la problématique des lieux', in *Les Lieux de mémoire*, dir. Nora, I, 23–43 (p. 25).

³¹ J'emprunte ici le titre d'un livre que Jean Borie consacre en partie à Hugo en 1989, et caractéristique de son époque: *Un siècle démodé: prophètes et réfractaires au XIX^e siècle* (Paris: Payot, 1989).

un objet de représentation et de recherche pouvant enfin être investi à nouveaux frais, loin des passions politiques du présent, et rendu pleinement à son altérité et à son anachronisme. La paternité de cette vision normalisatrice revient sans doute à François Furet, dont le célèbre *Penser la Révolution française* avait proclamé, de manière tonitruante, et contre toute une tradition historiographique, que la Révolution française était désormais terminée.³² Dans ce texte, Furet prend position à la fois contre ceux qui voulurent voir dans 1789 l'assise de la légitimité du régime républicain et contre ceux qui y virent le bourgeon prometteur des révolutions socialistes à venir. Ce parti pris de désengagement est avant tout une manière de rendre caduc tout un discours d'inspiration marxiste pour lequel le dix-neuvième siècle est encore porteur de sens et vecteur de promesses. On ne peut qu'être frappé de la symétrie de ce positionnement avec celui d'un Georgel durant la commémoration de 1985, qui se démarque des lectures visant à annexer Hugo aux principes de la République ou du socialisme et défend une évaluation 'objective' de la vie et de l'œuvre du poète: là aussi, Hugo fait figure de miroir aux inclinations idéologiques de l'époque.

<TB>

<SH>

<TX>Deux autres ouvrages importants de cette période témoignent d'un regain d'intérêt pour le dix-neuvième siècle. Le sociologue Henri Mendras, analysant la mutation des valeurs et les transformations économiques, sociales et culturelles dans la France des Trente Glorieuses, en arrive à une conclusion proche de celle de Furet, et tout aussi radicale. À en croire l'auteur, on peut en effet dater avec une surprenante précision le moment où le dix-neuvième siècle bascule, pour reprendre la terminologie de Nora, de la mémoire à l'histoire: avec la fin de la paysannerie, le déclin de la classe ouvrière, le décrochage des pratiques religieuses et l'essor

³² François Furet, *Penser la Révolution française* (Paris: Gallimard, 1979), en particulier la première partie, 'La Révolution française est terminée' (11–129).

de nouveaux modes de consommation individualistes, ‘c’est en 1984 que le dix-neuvième siècle s’achève’.³³ Mais c’est *Le XIX^e siècle à travers les âges* de Philippe Muray (1984) qui marque peut-être le mieux l’obsession des années 80 pour un siècle avec lequel la rupture est décidément lancinante.³⁴ Muray tente dans ce livre de définir un principe qu’il nomme la ‘dix-neuviémité’, et qui désigne la complicité objective qu’entretenaient le socialisme, religion du progrès et de l’avenir, et l’occultisme, avec tout ce qu’il entraîne d’irrationalité et de lien au passé et aux morts. Complicité honteuse qui explique pourquoi, selon l’auteur, ‘boucler le 19^e siècle, en finir avec le 19^e siècle, est un rêve qui hante le monde’ (ibid., p. 76), et pourquoi il constitue le refoulé du vingtième siècle finissant. Hugo est central dans cette définition de la dix-neuviémité, et pas seulement par son intérêt pour le spiritisme, qui sert la thèse de Muray. Les obsèques de Hugo consacrent définitivement la vocation du Panthéon à accueillir les dépouilles des grands hommes, après un siècle de valse-hésitation entre allégeance à l’Église et la République: si la dix-neuviémité a donc un lieu et une ‘date de naissance’ officiels, c’est bien ceux de la mort de Hugo, consacré comme moment de fusion entre la foi dans le progrès et la célébration des mânes des grands disparus. Dans une conférence de juin 1985 consacrée en partie à l’année Hugo, Muray y voit la démonstration du

<XTT>principe de commémoration qui réorganise [les années 80], après la désagrégation presque totale, désormais, des principes de novation qui ont marqué les générations précédentes [...]. Ces choses-là sont finies, et la commémoration comme principe de la machine sociale les a remplacées.³⁶

³³ Henri Mendras, *La Seconde Révolution française: 1965–1984* (Paris: Gallimard, 1994), p. 22.

³⁴ Philippe Muray, *Le XIX^e siècle à travers les âges* (Paris: Gallimard, 1999).

³⁶ Philippe Muray, ‘L’Homme qui rime (Hugo)’, in *Essais* (Paris: Les Belles Lettres, 2010),

<TXI>Si les travaux de Furet, Mendras et Muray n'ont ni le même statut scientifique ni la même charge polémique, ils témoignent bien d'une réévaluation du rapport des années 80 au dix-neuvième siècle. On ne peut pas ignorer non plus que cette réévaluation est lourde de sens dans le contexte politique de l'époque. Furet, par exemple, impose une lecture libérale de la tradition révolutionnaire, contre la doxa communiste. Si, comme il le pense, la Révolution est un épisode révolu du roman national, ayant trouvé sa résolution dans l'équilibre institutionnel des démocraties libérales, elle ne peut plus servir d'«an zéro» à une téléologie révolutionnaire menant à la société sans classe. Muray quant à lui met en évidence la nature incantatoire du socialisme, et les liens qu'entretient la gauche avec l'irrationnel et le prophétisme. Si le socialisme n'est rien d'autre que l'invocation performative d'un ordre idéal, s'il est fondé sur le culte des morts plutôt que sur la transformation concrète du présent, est-il encore la voix du progrès, est-il du côté de la lumière ou de celui de l'ombre? C'est bien ici le socialisme au pouvoir qui est visé, dans ses mythes fondateurs les plus essentiels. Et si Furet, en 1978, avait en ligne de mire le programme commun de la gauche socialo-communiste, on peut penser qu'en 1984 la cible de Muray est bien plus personnelle: Mitterrand n'avait-il pas entamé son septennat, le 21 mai 1981, en allant fleurir d'une rose les tombes de trois dépouilles illustres dans la crypte du Panthéon?

<TB>

<SH>

<TX>Ironie de l'histoire, Hugo n'avait pas été honoré d'une rose présidentielle en ce début de règne socialiste, ce dont Jean Gaudon s'attriste d'ailleurs en 1985, y voyant la continuation des 'ambiguïtés de la tradition républicaine' envers le poète.³⁷ On peut émettre l'hypothèse,

pp.549–569 (p. 550).

³⁷ Jean Gaudon, 'Une rose rouge pour Victor Hugo', *Berenice. Rivista quadrimestrale di*

avec le recul, que l'élan transformateur de 1981 appelait de préférence la convocation de figures marquant la direction des engagements politiques et sociaux du septennat qui s'ouvrait (Jean Moulin, Victor Schoelcher et Jean Jaurès); peut-être aussi l'association évidente du Panthéon et de la mémoire hugolienne dispensait-elle le président élu de la marquer plus clairement.³⁸ Toujours est-il qu'en 1985 le vent a tourné. La conversion au 'tout-culturel' favorise la mise en valeur d'une figure appartenant au patrimoine littéraire ou artistique plutôt qu'à l'histoire politique. La prégnance dans le discours critique dominant du couple mémoire-histoire privilégie des figures dont les combats peuvent être commémorés plutôt qu'indiquer un chemin à suivre. La fin annoncée de la classe ouvrière, largement entamée par la désindustrialisation des années 1983/84, appelle la célébration de nouveau héros 'de gauche' au passé moins encombrant. Hugo est alors une valeur-refuge. Force est de constater que le discours qui accompagne la commémoration semble avoir entièrement assimilé cette réévaluation idéologique, ainsi que celle de l'héritage de la Révolution et du long dix-neuvième siècle à l'œuvre depuis la fin des années 70. En effet, loin du Hugo camarade d'outre-tombe d'Aragon en 1952, on redécouvre en 1985 un Hugo 'centriste', à l'image de celui à qui Jean-François Kahn consacre une biographie en décembre 1984.³⁹ Le parcours politique de Hugo y est représenté comme un tâtonnement mesuré vers un humanisme républicain respectueux de l'idée de propriété. L'historien Maurice Agulhon, dans une recension au titre révélateur — 'Hugo "centriste", pourquoi pas?' — accrédite la thèse du livre:

letteratura francese, 17 (1986), 3–11 (p. 3).

³⁸ Voir Gilles Bousquet, 'François Mitterrand au Panthéon: la mort, la nation et la gauche', *French Politics and Society*, 10 (1992), 59–68.

³⁹ Jean-François Kahn, *L'Extraordinaire métamorphose ou 5 ans de la vie de Victor Hugo* (Paris: Seuil, 1984).

<XTT>[Kahn] a raison; Hugo ne s'est jamais posé en théoricien de la révolution violente, ni en contempteur de la propriété privée. Sa dénonciation des maux de la société pouvait donner des arguments au socialisme, certes, mais aussi au simple réformisme républicain.⁴⁰

<TX>En 1985 la modération politique de Hugo est portée à son crédit, alors que dans le passé c'est plutôt la force symbolique de son engagement à gauche qui avait fourni aux acteurs de la vie intellectuelle et politique l'occasion de l'utiliser comme butoir idéologique. En 1985, si ce type de discours se fait encore entendre, c'est en marge des manifestations du centenaire: le livre *Hugo-banlieue*, par exemple, piloté par le conseil général communiste du Val-de-Marne, laisse imaginer une version alternative des commémorations.⁴¹ La parole hugolienne y est réinvestie par un message révolutionnaire dont le PCF, éloigné des affaires depuis quelques mois, se veut toujours porteur. Mais cette voix reste marginale: la rhétorique centriste à laquelle Hugo est alors rattaché est en effet furieusement tendance en cette deuxième phase du premier septennat de Mitterrand. En 1988, Furet, encore lui, accompagné de Jacques Julliard et Pierre Rosanvallon, publie *La République du centre*, prenant acte de l'obsolescence de la division droite-gauche et de l'émergence d'une 'classe moyenne' devenue quasi-hégémonique. 'Cette vaste région du champ social', analyse Cusset, 'si diverse qu'elle se définit en négatif (*ni* les plus riches *ni* ceux qui disposent du minimum, [...]), la gauche de pouvoir en fait peu à peu sa cible électorale et idéologique exclusive.'⁴² Le Hugo de 1985, qui est avant tout celui des *Misérables* et de ses nombreuses itérations théâtrales et audiovisuelles, se prête excellemment, avec ses images touchantes de rédemption et de

⁴⁰ Maurice Agulhon, 'Hugo "centriste", pourquoi pas?', *L'Express*, 1744 (12 décembre 1984), p. 28.

⁴¹ *Hugo-banlieue: Victor Hugo en Val-de-Marne*, dir. Geneviève Dalbin (Créteil: Conseil général du Val-de-Marne, 1985).

⁴² Cusset, *La Décennie*, p. 143.

conciliation providentielle des contraires, à ce réinvestissement centriste. Celui-ci a pour corollaire la célébration de l'énergie et de l'initiative individuelle comme réponse à la mort du collectif: d'où le présentisme à tout crin de l'année Hugo, qui pour le Ministre de l'Éducation nationale Jean-Pierre Chevènement est 'à l'évidence, un écrivain vivant'.⁴³ Dans la perspective langienne, 'le déplacement de l'intérêt de l'œuvre achevée, dispensatrice de sens, vers la création comme acte et "performance", autorise la parenté entre activité artistique, esprit d'entreprise et production'.⁴⁴ D'où la débauche de T-shirts, de publicités, de spectacles vivants, d'émissions de télévisions. D'où le choix de la part du Ministère de la Culture de représenter Hugo non pas seulement dans sa solennité de patriarche républicain mais dans sa décontraction de moderne posthume, voire de *branché*, pour utiliser un mot d'époque. En témoigne la toujours surprenante carte de vœux 1985 du Ministère, représentant Hugo en veste de cuir (Figure 1). Pour le concepteur de cette carte, Christian Dupavillon, chargé de missions auprès de Lang, il s'agissait de montrer que Hugo était 'un personnage très contemporain et très populaire'.⁴⁵

<FIG>[Insert Figure 1 (portrait) near here (separate file)]

<CAP>**Figure 1** Carte de vœux du Ministère de la Culture, 1985. © Roger-Viollet. Stylisme Montana. Source: Archives de Jean Borie, Bibliothèque Publique et Universitaire de Neuchâtel.

<TB>

<SH>*Mort du livre, assomption de l'écrivain*

⁴³ Jean-Pierre Chevènement, 'Victor Hugo aujourd'hui', *Berenice. Rivista quadrimestrale di letteratura francese*, 17 (1986), 13–16 (p. 16).

⁴⁴ Philippe Urfalino, 'De l'anti-impérialisme américain à la dissolution de la politique culturelle', *Revue française de science politique*, 43:5 (1993), 823–49 (p. 837).

⁴⁵ Cité par Raffin, 'Le Centenaire de Victor Hugo', p. 71.

<P>Cette célébration d'un Hugo *branché* se fait donc finalement au prix d'une réduction considérable de l'œuvre et de sa complexité. D'abord au profit presque exclusif d'un seul livre, *Les Misérables*, qui éclipse tous les autres;⁴⁶ encore le sens que l'époque donne à ce livre est-il largement tributaire de la simplification que lui font subir ses adaptations. Mais surtout au profit d'une image, celle du grand écrivain précurseur de l'esprit des années 80, qui éclipse son œuvre. Marie NDiaye, qui à dix-sept ans vient alors de publier son premier roman, le résume fort bien:

<XTT>Les affiches représentant Hugo habillé de cuir sont très amusantes. Dans l'esprit des élèves, il est peut-être le plus classique parmi les classiques, le plus confit; aussi l'image frappe. Mais l'œuvre rebute. C'est étrange, tant la séparation est grande entre l'auteur et l'œuvre.⁴⁷

<TX>Tout se passe comme si la mise en valeur de l'homme Hugo s'accompagnait aussi, et ce malgré les efforts des spécialistes pour la diffuser, d'un décrochage de l'œuvre.⁴⁸ Pour Gaudon, 'Hugo n'est pas devenu celui qu'on ne lit plus [...] mais celui qu'on n'a plus besoin de lire et que l'on connaît quand même.'⁴⁹

<P>Ce paradoxe est sans doute le plus grand échec du centenaire, et partant celui que

⁴⁶ Pour Chevènement, par exemple, 'Hugo est pour [le peuple] l'auteur des *Misérables*, ce livre dont on dit qu'il est le plus traduit dans le monde après la Bible' ('Victor Hugo aujourd'hui', p. 16).

⁴⁷ Marie NDiaye, in 'La Semaine de Marie NDiaye', *Le Nouvel Observateur*, 1067 (19 avril 1985), p. 3.

⁴⁸ L'édition des œuvres complètes en collection 'Bouquins' chez Robert Laffont est, selon l'évaluation de ses éditeurs, 'un fiasco'. Raffin, qui les interroge en 1999, rapporte que Hugo est, parmi leurs auteurs, celui qui s'est le moins bien vendu (Raffin, 'Le Centenaire de Victor Hugo', p. 292).

⁴⁹ Gaudon, 'Une rose rouge pour Victor Hugo', p. 10.

Hugo lui-même aurait sans doute le plus désapprouvé: pour Hugo en effet, qui avait analysé les commémorations des grands écrivains dans *William Shakespeare* (1864), celles-ci ont pour fonction primordiale de rendre une œuvre accessible au plus grand nombre. La célébration du génie s'accompagne pour Hugo d'un certain effacement paradoxal de son image au profit d'une dissémination démocratique de sa parole. C'est bien un fait caractéristique des changements culturels de la décennie que cet embrayage entre homme et œuvre, si cher à Hugo, semble à présent grippé.

<TX>La polarisation de l'intérêt sur l'image de l'écrivain est en effet au carrefour d'une mutation essentielle qu'entérinent les années 80, qui touche au rapport de la France à sa tradition littéraire et à ses écrivains. Cette mutation est exprimée avec prescience par Régis Debray dans *Le Pouvoir intellectuel en France*, paru en 1979. Premier en date des ouvrages médiologiques de l'auteur, ce livre constate avec dépit que, depuis 1968, 'les mass media ont fait sauter les clôtures de l'intelligentsia traditionnelle, et avec elles ses normes d'appréciation et ses valeurs'.⁵⁰ Le temps n'est plus au prestige de l'écrit, mais à celui de l'image: 'la valeur de vérité des énoncés s'efface derrière la valeur-spectacle des sujets d'énonciation; le contenu des thèses derrière la forme des têtes' (ibid., p. 98). L'analyse de Debray s'inscrit dans un horizon plus large: 'Vers la fin des années soixante-dix', comme le rappellent Ory et Sirinelli, 'la société française [...] commença de tenir un discours pessimiste sur l'intelligentsia. "Crise", "déclin" ou "silence" des intellectuels français furent les nouveaux leitmotifs des périodiques de référence, des chroniqueurs écoutés et des essayistes à la mode.'⁵² En 1990, Marc Fumaroli attribue ce déclin de l'intelligentsia à la dérive consumériste du 'tout-culturel' langien: 'la littérature avait ses chefs-d'œuvre, ses

⁵⁰ Régis Debray, *Le Pouvoir intellectuel en France* (Paris: Ramsay, 1979), p. 97.

⁵² Pascal Ory et Jean-François Sirinelli, *Les Intellectuels en France, de l'Affaire Dreyfus à nos jours* (Paris: Armand Colin, 1986), p. 225.

grands écrivains [...] l'État culturel ne saurait avoir que des ministres, des événements, une comptabilité de créateurs et de consommateurs'.⁵³ Venus de droite comme de gauche, les acteurs de la vie culturelle française prennent acte d'une transformation de leur statut et des instances de consécration et de diffusion qui assuraient leur sacerdoce.

<P>C'est donc au milieu de ces déplorations qu'intervient la commémoration hugolienne. 'Grand écrivain' par excellence et incarnation de la sacralisation dont l'homme de lettres fit si longtemps l'objet dans la société française, Hugo est peut-être aussi celui dont la reconnaissance populaire est la plus indépendante de la culture livresque, en particulier en ce milieu d'années 80, où de nouveaux supports popularisent son œuvre et modernisent sa réception. La valorisation de Hugo au détriment de son œuvre, relevée par NDiaye, permet de souligner un paradoxe d'époque. Le centenaire de Hugo prend en effet acte de la fin d'une spécificité culturelle française, qui valorisait le milieu littéraire comme lieu spécifique de l'incarnation de la sacralité laïque. Mais, tout à fait dans l'optique des *Lieux de mémoire*, les années 80 recyclent cette culture littéraire sous forme de divertissement et d'objets de consommation, comme si cette exception française demeurait, certes, mais à l'état de trace ou de relique. Ainsi, selon Jean-Claude Fizaine, 'le moteur presque unique de la célébration a été, suivant le génie de l'époque, la boulimie d'une société consommatrice d'objets, d'images et d'événements'.⁵⁴ Le deuil de la littérature s'accompagne d'une fétichisation nostalgique de la figure du grand écrivain, exploitable tous azimuts, déclinable en produits de consommation courante, comme pour ces agences de publicité qui proposent, dans le numéro de *Lire* déjà cité, d'associer Hugo à un paquet de nouille ou à des sous-vêtements.⁵⁵ 'C'est la foire à

⁵³ Marc Fumaroli, 'La Culture et les loisirs: une nouvelle religion d'État', *Commentaire*, 51 (1990), 425–36 (p. 427).

⁵⁴ Fizaine, 'Aspects d'un centenaire', p. 9.

⁵⁵ *Lire*, 123 (décembre 1985).

Hugo’, résumera Meschonnic, Hugo qui se prête à la fois à l’exaltation cultivée du passé à la projection ludique et populaire de l’avenir.⁵⁶

<TB>

<SH>*L’écrivain et le président*

<TX>Il n’est pas tout à fait seul dans ce cas. L’image de Hugo qui se détache durant ce centenaire — centriste, au point de rencontre des combats du dix-neuvième siècle et d’une modernité branchée, patriarche en prise avec la jeunesse, jonction entre l’histoire de la gauche et la modernité libérale, entre l’ancienne sacralité de la littérature et l’enthousiasme pour le ‘tout-culturel’, c’est la posture qu’adopte, à partir du tournant de la rigueur de 1983, le Président Mitterrand. Le corpus de presse qu’analyse Raffin témoigne du rapprochement des deux figures dans les journaux de l’époque: ‘En 1985 la figure de “Tonton” Mitterrand est [...] parallèle à celle de “Totor” Hugo, le père ou le grand-père des Français: elle établit la même relation familiale.’⁵⁷ Le rapport Hugo–Mitterrand dépasse cependant le simple bonheur d’une rencontre onomastique: il vient de plus loin. Le président avait inauguré son septennat dans un monument hugolien par excellence, mais évité la tombe du grand homme. Ce rendez-vous manqué annonce une relation marquée tant par la présence — le président garde une photographie de Hugo sur son bureau de l’Élysée, à côté de celles de Jaurès et de Clémenceau⁵⁸ — que par la distance: Mitterrand ne s’exprime pas officiellement dans le cadre des commémorations du centenaire, un discours initialement prévu étant finalement annulé. La faible implication du locataire de l’Élysée avait permis à Fizaine d’y voir la preuve d’une perte d’influence du modèle hugolien dans la société française par rapport aux

⁵⁶ Henri Meschonnic, ‘Hugo nulle part’, *Europe*, 671 (1985), 11–17 (p. 16).

⁵⁷ Raffin, ‘Le Centenaire de Victor Hugo’, p. 368.

⁵⁸ Voir Jean-Marie Colombani, *Portrait du Président: le monarque imaginaire* (Paris: Gallimard, 1985), p. 197.

célébrations de 1902 et 1952: ‘c’est précisément’, dit-il, ‘[le] rôle d’instaurateur de légitimité [de Hugo] qui a cessé de lui être reconnu’.⁵⁹ La distance qui nous sépare des événements de 1985 permet d’infléchir ces conclusions: si, dans la sphère politique, la référence aux combats et aux idées de Hugo semble en effet révolue, c’est bien son image qui va habiter, durant la campagne de 1988 en particulier, la construction symbolique de la posture présidentielle miterrandienne. On pourrait expliquer ainsi cette rencontre: alors que les combats du dix-neuvième siècle cessent de s’inscrire dans l’expérience vivante des Français, que les anciennes structures sociales s’effacent et qu’à l’épreuve du pouvoir ont fané les roses du socialisme, il semble que le dix-neuvième siècle, ni tout à fait mort ni complètement oublié, mais suffisamment présent encore dans les mémoires pour inspirer une certaine nostalgie de ce qui n’est plus, n’a plus d’autre existence tangible que celle que lui offre sa mise en scène spectaculaire, comme dans un dernier feu d’artifice de l’histoire. Au premier rang des artefacts dix-neuviémistes, l’héritage socialiste, et le président qui l’incarne. C’est ce que présentait Muray, c’est aussi ce que constate Jean Baudrillard en 1985:

<XTT>On pouvait penser que l’événement du socialisme doive coïncider avec une vivacité nouvelle de l’histoire et une recrudescence des passions collectives. Or, tout au contraire, il semble que cet événement nous tienne quittes de tout cela et ne soit que le solde de l’histoire — le solde de la liquidation de l’histoire.⁶⁰

<TX>Les promesses déçues de 1981 ont porté un coup fatal à l’inscription de la gauche dans une finalité historique, et le socialisme désormais se contente de transposer dans l’ordre de la production culturelle un principe de changement social qu’il a cessé d’incarner. Il n’en est que plus dépendant d’une politique de la commémoration, qui n’est autre chose qu’une

⁵⁹ Fizaine, ‘Aspects d’un centenaire’, p. 12.

⁶⁰ Jean Baudrillard, *La Gauche divine* (Paris: Grasset, 1985), p. 91.

réactualisation par la fête d'un sens de l'histoire qui fait défaut. Pour Baudrillard toujours,

<XTT>les valeurs que [le socialisme] simule (progrès, profit et production — Lumières, histoire et rationalité), nous les avons analysées et réduites dans leur prétention à la *réalité*, mais nous ne les avons pas abolies comme simulacres, comme spectres de seconde main.⁶¹

<TX>Hugo est le spectre idéal, celui qui par excellence permet la réinvention 'd'une affectivité sociale appuyée sur ses morts (le Panthéon), puisant dans les ruines de l'imaginaire historique de quoi synthétiser un fantôme de volonté collective'.⁶² La légitimité de Hugo est ainsi devenue spectrale autant qu'elle est spectaculaire.

<P>Dans les grandes années de ce socialisme de la simulation, fantomatique et publicitaire, l'image de Mitterrand a donc bien des affinités avec celle de Hugo. Il y a du Hugo dans le détachement et la rareté du verbe présidentiel: dans l'exil involontaire qu'est la cohabitation avec Chirac, Mitterrand veut apparaître comme le père de la nation, au-dessus des déchirements politiques, et garant de l'unité nationale que théoriserait le programme de 'la France unie' de 1988. Il y a du Hugo encore, et plus encore, dans la posture de président-écrivain qui s'affirme à la veille du second septennat. Symbole de sa position de surplomb, et gage d'une forme de transcendance laïque, c'est par une 'Lettre à tous les Français' que Mitterrand, dont la réputation de fin lettré n'est plus à faire, s'adresse à ses concitoyens, le 7 avril. Ce geste lui permet de 'cultiver la légende du "littéraire" qui a épousé [...] la vie politique',⁶³ et de tirer profit de l'aura de sacralité dont jouit encore en France la figure de l'homme de lettres. Mitterrand adopte ainsi une posture d'autorité et de hauteur qui n'a d'égal

⁶¹ Baudrillard, *La Gauche divine*, p. 78.

⁶² Baudrillard, *La Gauche divine*, p. 79.

⁶³ Voir François Hourmant, *François Mitterrand, le pouvoir et la plume: portrait d'un président en écrivain* (Paris: Presses universitaires de France, 2010), p. 142.

que le flou politique d'un programme qui abandonne les grandes thématiques du changement social de 1981 et se tourne plutôt vers les aspirations de la jeunesse, avec qui s'établit un rapport privilégié. Car pour cette jeunesse Mitterrand est une figure d'autorité mais aussi un camarade: il est ce 'tonton' auquel s'adresse le chanteur Renaud dans un encart publicitaire du *Matin de Paris* le 7 décembre 1987, l'implorant de se représenter l'année suivante: 'Tonton, laisse pas béton!' Le lien entre jeunesse et figure paternelle s'incarne enfin dans la célèbre affiche 'Génération Mitterrand' (Figure 2), qu'on croirait tout droit sortie des *Misérables*: la main protectrice d'un homme mûr saisit avec tendresse celle d'un nouveau-né, les yeux illuminés de reconnaissance. On croirait la main de Jean Valjean et le regard de Cosette; mais ce sont le publicitaire Jacques Séguéla et sa fille Lola.

<FIG>[Insert Figure 2 (landscape) near here (separate file)]

<CAP>**Figure 2** Affiche ' Génération Mitterrand ', campagne présidentielle de 1988. Reproduite avec l'aimable autorisation de Jacques Séguéla.

<TB>

<SH>*Conclusion : les années d'hiver*

<P>Ultime paradoxe de ce centenaire qui n'en est pas avare: celui d'aboutir, malgré une volonté explicite de rajeunissement et de démocratisation, au renforcement d'une image presque caricaturalement patriarcale. Comme si cette frénésie de jeunesse n'appelait en fait que la stabilité d'une représentation traditionnelle de l'autorité, un Hugo chenu d'un côté, un Mitterrand sphinx de l'autre, tous deux ordonnateurs du chaos. Il est aisé de voir l'avantage qu'un président peut retirer d'une telle promotion; pour l'écrivain, elle mène infailliblement à une forme de pétrification du sens de l'œuvre, dont le caractère dynamique et contradictoire est oblitéré, en particulier dans ce qu'elle représente de critique et de déstabilisateur,

justement, pour une représentation figée du pouvoir et de son incarnation.⁶⁴

<TX>Nous avons tiré le fil hugolien, et très vite s’est déroulée toute la pelote des années 80, décennie où semble bégayer l’histoire, ère de commémoration et d’oubli, de nostalgie patrimoniale et d’innovation technique, décennie festive mais triste, prise entre normalisation libérale et fin des utopies. Félix Guattari avait appelé cela ‘Les Années d’hiver’.⁶⁵ Hugo concentre sur son nom le rapport ambigu de cette époque à un dix-neuvième siècle qui n’en finit pas de se clore, qui semble entré dans une très longue phase de glaciation. Comme certaines étoiles, c’est au moment de son agonie qu’il brille avec le plus d’intensité; mais cette lumière est celle qui précède le trou noir. Ainsi les années 80 célèbrent la fin de ce que Hugo avait représenté pour la France et qui avait pendant un siècle porté sa légende: le socialisme, la gauche, la république sociale et la littérature comme sacerdoce laïc. Mais elles le font de manière *eighties*, c’est-à-dire en compensant cette mort par un supplément de vie, en mimant, sur le corps mort de l’écrivain, les gestes du vivant, à l’image de l’affiche électorale que nous venons de commenter. Elles témoignent de l’extraordinaire capacité du souvenir hugolien à mobiliser les valeurs de la gauche, comme de leur dilution dans un univers autoréférentiel d’images et de postures de plus en plus vides de sens. En 1984, dans *L’Insoutenable Légèreté de l’être*, Milan Kundera présentait peut-être sans le savoir l’année Hugo quand il définissait ainsi le *kitsch*, valeur-clé des années 80: ‘Avant d’être oubliés, nous serons changés en kitsch. Le kitsch, c’est la station de correspondance entre l’être et l’oubli.’⁶⁶

⁶⁴ À ce sujet, voir Bradley Stephens, “‘Chateaubriand ou rien, Hugo et tout’: Contemplating the Poet’s Posterity”, *Dix-Neuf*, 20 (2016), 229–40.

⁶⁵ Félix Guattari, *Les Années d’hiver, 1980–1985* (Paris: Barrault, 1986).

⁶⁶ Milan Kundera, *L’Insoutenable Légèreté de l’être* (Paris: Gallimard, 1990), p. 406.